



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE ET
DE LA JEUNESSE

QU'EST-CE QUE LE CIRQUE ?

Sandy Sun

Trapéziste, auteure, professeure DE de cirque¹

Le cirque représente une très grande partie de ma vie. L'autre partie est l'écriture.

Le trapèze, que je le pratique au cirque, au cabaret, au théâtre ou au cinéma, s'il a pu nourrir pour les spectateurs et spectatrices, un imaginaire, une métaphore, un rêve, a toujours été pour moi un engagement concret, de travail, mental, spirituel, de chair et d'art, entre ciel et terre.

La pensée du cirque est pour moi indissociable du corps. C'est sa singularité. C'est pourquoi mon parcours d'artiste soliste et l'expérience que j'ai vécue au trapèze, face au risque, à la blessure, à la reconstruction, et au bonheur d'être là-haut, sont mes réponses à la question posée.

J'ai étudié le mime à Londres, à la Covent Garden school, puis à Paris au Conservatoire national du cirque et du mime du Carré Silvia Monfort, pour écrire avec le corps. Mais à la fin de cette formation, je me suis mise à écrire des textes, intensément. J'écrivais partout. Dans la rue, les cafés, des maisons inconnues, louées. J'écrivais face à la mer, de l'intérieur des terres, *De l'intérieur d'un œil de mouche* : c'est le titre du spectacle que j'ai créé avec certains de mes textes et que je donne alors dans des cafés-théâtres parisiens. J'écris, mais ce rythme d'écriture coupé d'une discipline physique crée un déséquilibre. J'oriente alors de nouveau le gouvernail vers le travail du corps. Toujours au Carré Silvia Monfort, je m'inscris cette fois à l'École de cirque Alexis Gruss. Je comprends que c'est le trapèze qui répond le mieux à ce que j'ai à dire. C'est là, dans la salle de répétition, que je suis remarquée comme élève trapéziste et engagée dans un duo aérien au Cirque Jean Richard.

Le cirque c'est le corps à deux cents pour cent. C'est une autre école : douze spectacles par semaine. Sept villes par semaine. Aucun jour de repos durant toute la tournée. Mais je suis la nouvelle partenaire des *Silver Stars* qui dans cet espace chamboulé chaque jour, perd ses repères, sauf en l'air ! En l'air, je monte pour la première fois sans avoir jamais répété dans cette piste, à cette hauteur, - neuf mètres - devant un public. J'aime ça, j'ai quitté la terre. J'ai un boulot précis à faire ; je suis chez moi ! Le cirque par sa violence, par son nomadisme, par la forme archétypale de sa piste a ouvert en moi une source vitale insoupçonnée.

Un jour quelqu'un du public m'a demandé quel était mon numéro préféré au cirque.

- Mon numéro préféré ? La liberté !

Je quitte le numéro des *Silver Stars* pour construire le mien. Je reviens à l'école de cirque, je retrouve mon agrès. Je répète sept heures par jour dont quatre au trapèze. À midi, je prends un cours de barre au sol d'une heure trente, donné à l'Académie Internationale de Danse. Fibre à fibre, je me construis le corps physique-mental qui va me permettre d'explorer l'art du trapèze fixe. Tout est pensé. Exemple : j'organise le travail de mes muscles de manière à ne pas transformer mon corps en celui d'un petit boxeur. Mon idée : conserver mon corps de femme. J'ai un but précis, celui de présenter mon numéro au *Festival Mondial du Cirque de Demain* à Paris où les jeunes espoirs virtuoses du cirque viennent chercher dans ce concours la consécration internationale de leur talent.

Je suis mon professeur, je suis mon élève ; je crée mon numéro seule.

Cela se passe dans une caravane. J'écris, je tâtonne, je cherche mon nom, quelque chose qui sonne : ce sera Sandy Sun. Surprise sur le gâteau, c'est ce nom qui résonne dans la piste pour recevoir la Médaille d'Or. Je suis devenue Sandy Sun.

Pour ce premier numéro les performances appréciées dans ma création étaient des suspensions à la fois sophistiquées et risquées, faites sur la barre du trapèze même, que j'exécutais à grande hauteur, sans système de protection et souvent sans protection sanitaire et sociale non plus !

En 1981, je suis Lauréate de La Fondation pour la Vocation Marcel Bleustein-Blanchet.

En 1982, je signe un contrat avec le cirque italien Nando Orfeï pour une première saison. On est pris dans un univers fellinien à la poésie flamboyante et cruelle, rivé au matériel, au quotidien, au numéro. Le 13 octobre, à Scandicci, petite ville proche de Florence, je fais une chute de sept mètres cinquante. Je me fracture la colonne vertébrale et j'ai un traumatisme crânien.

1. Voir le site : <http://sandysun.eu/>

Décrochée.

Je me souviens qu'en voyant mon corps – décroché - à dix centimètres de la barre

Éperonnée par moi-même

Sans mot...

-parce que ce ne sont plus nos mots,

ce sont des mots qui veillent à bas bruit dans nos très vieux cerveaux,

des mots d'avant les mots, (des mots de corne, de crête, d'écaille, d'ergot)

des mots de chair-

...je me suis dit :

« maintenant/bats-toi/sauve ta peau !

Cet uppercut, ce « Eh bien bravo, tu as vraiment bien travaillé aujourd'hui ! », a-t-il décuplé ma réactivité propulsant ainsi une décharge positive ?

Je sais aussi que l'écriture et un travail en psychanalyse – pratiqué avant mes débuts de trapéziste – ont créé comme un maillage interne qui a joué le rôle d'un filet de protection intérieur. Ce dialogue avec ma psychologie des profondeurs a renforcé ma trame animale, corporelle, instinctive, organique. Oui, je pense que le fait d'être si réactive durant ma chute a induit la victoire au moment même de celle-ci.

Mais pas question de m'arrêter en si bon chemin !

Je me souviens, je viens de tomber – couchée sur la piste entre abatement et détermination - cette phrase m'est venue :

« Oui, j'atteindrai de nouveau mon trapèze ! »

Or cette invective change le résultat des radios, amadou le destin, le convainc :

se dit-il, « OK, elle se bat bien, allez, on la récupère ».

Souvent tu vitupères contre le monde, la vie !

Tu vis, tu perds ? Tu vis, tu gagnes ! Qui, dit mieux ? !

Je me rééduque seule chez moi au trapèze. Je répète moins intensément qu'avant, je reprends tout à la base dans mon appartement.

Après ces phases de réadaptation et de création, en 1984 j'ai un nouveau numéro.

Cet accident m'a permis de dégager des perspectives pour mon art et de le rénover radicalement.

Ce second numéro au style si personnel que j'ai créé alors a marqué la rupture esthétique avec les numéros traditionnels. Il est devenu une danse au trapèze, une danse de trapèze, un mouvement continu du début à la fin. Le cercle m'a toujours intéressée, parce que l'on ne peut cacher aucun angle de son corps. Vous ne pouvez vous échapper, vous êtes totalement exposée et entièrement entourée du public dans une contrainte à 360°.

J'ai ainsi élaboré de nouvelles figures et un nouveau territoire chorégraphique pour le trapèze, apportant une écriture contemporaine autour d'un agrès traditionnel.

Un de mes centres de recherche est le centre de gravité. Dans ce laboratoire, j'ai trouvé un véritable accomplissement de moi-même, je me suis atteinte, j'ai grandi.

Après des années de tournées dans les cirques et cabarets d'Europe, aujourd'hui transmettre et créer des chorégraphies dans les écoles supérieures et universités en France et dans le monde me permet de prolonger l'exercice de mon art.

Je me suis inscrite à l'École de cirque pour établir un nouveau contact positif avec mon corps. Je voulais me relever d'une perte d'équilibre occasionnée par une surdose d'écriture. Oui l'écriture avait failli me faire tomber. Avec le trapèze pas de risque, c'est un corps à corps concret avec l'attraction terrestre comme inflexible arbitre. Elle vous attend au tournant alors qu'il n'y a pas de tournant : une chute au « fixe », c'est direct, à l'aplomb. L'attraction terrestre, je la traque, la débusque, la conquiers, l'apprivoise. Le trapèze me tient la dragée haute mais ça me va, c'est justement là que ma barre est accrochée. J'ai trouvé mon maître. À chaque jour de répétition, à chaque seconde, à travers chaque mouvement, je me rapproche de ce que je veux dire au public, à eux, à lui, au ciel. Je donne tout et c'est la dose exacte qu'il faut donner à l'art que j'ai choisi. Et c'est ainsi que le risque recule grâce à la force, au génie du corps. Et lui-même est tissé de la force de l'âme. Et toutes ces choses organisées, offertes aident à « affaiblir » le risque. La vitalité de l'artiste fait reculer la mort.

Chaque être humain dans le public prend ce qu'il veut de ce qu'il sent qu'est la vie.

Et là, on est relié !

Oui, eh bien c'est ce qu'on appelle de la sémiotique !

Non, ça c'est un mot qui recouvre, c'est une bâche. Le mot qui est au cœur, c'est « amour ».